

RASSEMBLEMENT

(I/5)

L'après-midi, ça ne changeait jamais. Après le déjeuner, œuf dur, tomates et ananas, Plaisance Vaugirard se collait à la fenêtre. En face, le Concert Mayol, rideau de fer baissé. Plaisance se souvenait de la scène tendue de velours rouge, l'orchestre qui se réduisait au fil des ans, les corps couverts de poudre. Sinon, sous les projecteurs, la peau luit. On a l'air encore plus nue.

Au premier, le bureau du patron, avec le bar dans le coin à gauche. Il fallait savoir se montrer gentille, surtout avec les critiques. On les invitait à boire une coupe de champagne à l'entracte avec une danseuse qui avait été chargée de lui faire de l'œil pendant tout le spectacle. Monsieur Léon ne se trompait pas souvent. Il repérait d'instinct qui préférait la Danoise sculpturale ou la sauvageonne féline. Plaisance avait souvent

été appelée dans le bureau du premier. Avec son nez en trompette, ses taches de rousseur et ses boucles folles, elle séduisait. Surtout les Sud-Américains qui reconnaissaient en elle le chic parisien. Elle avait essayé de grasseyer comme Mistinguett. Elle n'y arrivait pas. Il lui restait, désespérément, une pointe d'accent marseillais. Quand on est née à Martigues (Bouches-du-Rhône), on ne s'en remet jamais tout à fait.

On sort du bureau, on prend un couloir étroit, on descend douze marches capitonnées et on arrive sur l'autre scène. Après le spectacle, Plaisance Vaugirard y faisait un numéro avec une jeune fille, une Américaine. Impossible de se rappeler son nom. Un nom de là-bas, sans doute. Les spectateurs payaient vingt francs et ça durait trois minutes. Mais comme la salle était minuscule, ils étaient tout près. Ils auraient pu toucher. Plaisance les provoquait en ouvrant les cuisses, juste là, sous leur nez. L'Américaine trouvait qu'elle en faisait trop. Plaisance se justifiait. À son âge, si elle ne voulait pas pointer au chômage, Plaisance devait en donner plus que les autres. C'était déjà beau d'être danseuse nue

à cinquante-trois ans. Et elle aimait le travail bien fait.

Ça n'avait pas servi à grand-chose. La concurrence était trop rude. Live show, peep show, sex show. Plaisance Vaugirard et le Concert Mayol avaient beau cultiver le retraité enfin libidineux, le provincial sexagénaire et le veuf qui prend pour de la débauche le mousseux tiède et les petites culottes de strass, ceux-là avaient vite compris qu'ailleurs, on leur donnait pour le même prix des émotions plus fortes. Ils avaient fui. Le Concert Mayol avait menacé de fermer. Les danseuses nues et les musiciens chenus s'étaient inscrits au syndicat, avec les ouvreuses et les femmes de ménage. La grande alliance des artistes et des classes laborieuses. Ils s'étaient mis en grève. Ils avaient occupé le théâtre. Les bouteilles de vin rouge et les boîtes de pâté de foie avaient remplacé les liqueurs pour dame et les cigares gros modules des messieurs en goguette. Monsieur Léon avait convoqué les CRS. Les danseuses s'étaient appelées leurs amis journalistes. Il y avait eu des échos, ici et là. Cela s'était fini comme toujours, mal. Mais Plaisance

s'était trouvé un autre métier. Un don, plutôt. Pour tuer les longues heures des piquets de grève, elle s'était mise à lire dans les mains de ses compagnes, à leur tirer les cartes et à chercher dans le marc de café leur improbable avenir. Elle s'était vite rendu compte qu'elles voulaient d'abord de l'amour, un peu d'argent ensuite et quelques voyages pour la beauté des choses. Elle leur en promettait à foison, avec quelques embêtements pour faire vrai. Plaisance avait du succès. Bien plus que lorsqu'elle était danseuse et qu'elle montrait son corps à tout le monde. Car c'est ainsi, dans ce Paris des années 80, la parole vaut plus que la chair.

Plaisance avait traversé la rue, s'était loué un deux-pièces au troisième étage, s'était acheté une boule de cristal, un jeu de tarots, une table de bridge et deux fauteuils Louis XVI. Elle s'était habillée de noir. Un turban sur le crâne, les cheveux teints au henné et les ongles peints en carmin. Elle s'était habituée aussi à parler très lentement, en cherchant ses mots, comme s'ils venaient de très loin. Parfois, elle se plongeait dans de longs silences. Ses clients étaient impres-

sionnés. Ils la disaient en communication avec l'au-delà ou l'inconscient, deux trucs qu'ils mélangeaient dans le même respect terrorisé. Elle n'arrêtait pas. Sauf au début de l'après-midi. Pour rien au monde elle n'aurait manqué de se mettre à sa fenêtre. Plaisance Vaugirard était amoureuse.

Vers deux heures, le type sortait de l'hôtel des Débutantes. Un brun, costaud, le crâne rasé, un anneau d'or à l'oreille droite. Aujourd'hui, 12 septembre, il portait une chemise jaune à fleurs rouges avec un pantalon blanc. Il ne mettait jamais deux fois la même tenue. Il y en a, ils trouvent, comme ils disent, leur style à vingt ans, et après plus question d'en changer. Costume trois-pièces, cravate club et boutons de manchettes. Jeans, blousons de cuir râpé et santiags. L'ancien ou le moderne, ils portent l'uniforme toute leur vie. Jo Ribeiro, lui, était du genre changeant.

Comme tous les jours à deux heures, il leva le nez vers l'immeuble de Plaisance. Derrière ses rideaux, elle sentit son cœur battre. Il l'avait vue,

elle en était sûre, ce sourire s'adressait à elle. L'homme huma l'air, fronça les sourcils, comme si ça puait vraiment, et se remit en route. Trois pas plus loin, il s'arrêta de nouveau, fouilla dans la poche de sa chemise, en tira un paquet de Marlboro. La cigarette des beaux cow-boys, pensa Plaisance, et c'est vrai, qu'il était beau. Elle le vit arrêter une femme, une grande bringue brune, avec des yeux vert amande pas mûre et des jambes longues à n'en plus finir. Elle vit la femme sourire, chercher dans son sac et en tirer une boîte d'allumettes. Elle vit l'homme mettre ses mains autour de celles de la femme, comme pour les protéger. Elle le vit tirer ensuite la fumée de sa cigarette avec volupté. Plaisance, une fois de plus, se sentit jalouse. Elle laissa retomber le rideau. C'était l'heure de la première cliente.

Justement, on sonnait. Plaisance alla ouvrir. Elle eut du mal à retenir un cri d'étonnement. Sa cliente, c'était un client. Mais ce n'était pas cela qui l'avait surprise. Elle savait bien que les hommes aussi ont besoin d'être sûrs qu'on va

les aimer, les emmener au soleil et leur assurer une vieillesse heureuse, dans une grande maison pleine de petits-enfants, de domestiques dociles et de jeunes femmes qui se passionneront pour leurs souvenirs imaginaires. Car les vrais, certes, ne valent pas d'être racontés.

Et elle en avait vu. Des maigres rachitiques qui ont toujours l'air de vous tripoter des yeux. Des balourds sentimentaux qui vous jettent des regards noyés à avoir envie de les secouer. Des pète-sec qui glapissent d'une voix de fausset et semblent toujours sur le point de vous cravacher pour se venger d'être plus petits que vous. Des solitaires bégayants qui s'envoient en l'air à la première parole douce et s'attachent à vous jusqu'à ce qu'ils vous haïssent. Des faux durs et des vrais mous, des voyous au cœur pas si tendre que ça et des ébahis qui ne comprennent jamais rien à rien. Mais des gros comme celui-là, elle n'en avait jamais rencontré. Même pas dans les fêtes foraines, à Neu-Neu, où son papa l'emmenait quand elle était petite.

L'énorme visiteur ne parut pas ému par la surprise de la voyante. Ismaël Vajà était habitué

à faire sensation. Il souleva Plaisance d'une main, l'emporta dans le salon et la jeta sur le fauteuil Louis XVI. Il se planta en face d'elle et lança :

— Maintenant, vous allez tout me raconter.

Il avait un accent indéfinissable où perçaient l'Orient et ses mystères. Plaisance se dit, dommage, si je pouvais parler comme ça, je multiplierais ma clientèle par trois au moins.

— Il faut tout me raconter.

Comme elle voulait se lever, il la maintint assise d'une main puissante. Rayon cinoques, elle en connaissait un bout. Elle savait comment les manier, les obsédés, les sados, les masos et autres paranos. Mais là, elle eut peur. Ce type-là n'était pas fou. Ou il l'était d'une folie pas ordinaire. Il se ficha un énorme cigare entre les lèvres. Il le mâchonna, aspira deux bouffées qui empuantirent la pièce et reprit :

— Vous allez être bien sage, Plaisance. Vous allez tout me dire.

Il s'assit sur l'autre fauteuil qui craqua sous son poids. Plaisance choisit de jouer le charme. Elle remonta sa robe noire et découvrit un genou.

Elle battit des cils et lui coula un sourire qui en promettait. Elle murmura :

— Je veux bien parler. Mais de quoi ?

L'homme hésita entre le rire et la colère. Il grimaça.

— Vous ne m'aurez pas, Plaisance Vaugirard. Pas avec ce genre de questions. Je vous demande de raconter. Vous raconterez. Sinon vous le regretterez.

Pour accentuer ses menaces, il donna un coup de poing sur la table de bridge qui se fendit en deux. Plaisance chercha quelque chose à dire. N'importe quoi. Son enfance avec les pêcheurs qui lui échangeaient du poisson contre quelques douceurs. Sa carrière de faiseuse d'anges, juste après le Concert Mayol, quand la voyance ne suffisait pas à la faire vivre. Son avant-dernier amour, un nain du Cirque d'Hiver, qui lui envoyait chaque jour une brassée de roses rouges. Il la rejoignait en cachette, la nuit, et partait toujours à l'aube. Plaisance avait honte d'avouer aux autres qu'elle l'aimait de passion et qu'il lui découvrait des plaisirs qu'elle n'avait jamais soupçonnés. Il l'avait plaquée, le salaud,

pour un premier sujet du Moulin Rouge, une grande fille noire et squelettique, qui le rendait malheureux. Elle n'hésitait pas à l'exhiber en public mais pour se moquer de lui. Il était venu consulter Plaisance qui lui avait prédit que tout cela se terminerait dans le sang, elle, la négresse, une balle dans le cœur et lui, pendu dans sa loge. Il l'avait remerciée.

— Toi, au moins, tu m'aimes.

Ce soir-là, comme jadis, elle avait reçu une brassée de fleurs. Mais elle ne pouvait pas parler de cela à Ismaël Vajà. Ça ne l'intéresserait pas. Il fallait qu'elle trouve autre chose. L'avenir, bien sûr, elle s'y connaissait. Mais elle ne voyait pas d'avenir en ce monstre. Elle se concentrait, rien, du noir. Ce ne sont pas des choses à dire, surtout à un obèse qui s'énerve et vient de casser vos meubles. Elle se laissa aller en arrière :

— Je suis si fatiguée.

L'homme la prit par le bras et la secoua avec violence.

— Ça ne prend pas avec moi, Plaisance. J'ai fait le voyage pour que vous parliez. Je vous écoute.

Plaisance comprit alors qu'il n'y avait rien à faire et que ça allait être sa fête.

Jo Ribeiro ne s'y laisserait plus prendre. Plus jamais. Il avait demandé du feu à la femme brune. Il avait été content de son regard d'admiration sur ses biceps et ses pectoraux. Il n'avait pas résisté à la vanité quand elle lui avait demandé, vers où vous allez. Il avait marché à côté d'elle. Il lui avait pris le bras. Il lui avait offert un café. Il s'était vanté.

— Je suis boxeur.

— Un vrai ?

— Champion du monde.

La femme s'était étonnée :

— Vous n'avez même pas le nez cassé.

— Pardi. Les coups, je les donne. Je ne les reçois pas.

Il avait discerné le trouble dans le regard de l'inconnue. C'est à ce moment-là qu'il aurait dû partir. Il lui avait demandé, par politesse :

— Et vous ?

— Oh moi, c'est beaucoup moins intéressant. Je cherche.

— L'aventure?

Elle avait rougi et elle avait enchaîné, très vite.

— Je suis chercheuse au CNRS. Ma spécialité, ce sont les rossignols. Les mœurs sexuelles des rossignols. Vous me suivez?

Il l'avait suivie chez elle, à Montparnasse. Deux pièces en duplex, sur une cour, avec tout ce qu'on trouve chez une femme de trente ans, divorcée et abonnée au *Nouvel Observateur*. Les œuvres de Barthes, Lacan, Foucault et Ménie Grégoire. Des coussins marocains. Un narguilé indien. Des tapis tissés main et des affiches de peinture naïve. Un patchwork qui ne sera pas fini et des cendriers débordants de mégots.

Elle avait ôté ses chaussures et s'était allongée sur un canapé couvert de coussins 1925.

— Viens.

Comme il restait planté devant elle, elle l'avait fait basculer sur le divan. Elle lui avait mordu la bouche. Elle avait dégrafé son corsage blanc.

— Moi, c'est Eva.

— Jo, avait répondu Jo.

Il avait tenté de lui échapper mais elle ne l'entendait pas ainsi. Elle l'avait repris. Il l'avait

repoussée. Elle trouvait ça formidable. Elle le disait, oh oui, comme ça, tu as raison, continue.

Il savait bien qu'il n'aurait pas dû, rapport à son métier. Ses chefs, là-bas, à Washington, lui colleraient une mauvaise note de plus. Il avait pris le visage de la femme entre ses mains, comme pour mieux la caresser. Il s'était reculé légèrement. Il avait serré le poing. Il l'avait frappée au menton, à l'endroit où ça laisserait le moins de traces. Elle s'était évanouie. Elle en avait bien pour quelques minutes, d'après lui. Il en avait profité pour fouiller la chambre. Ce qu'il cherchait, il l'avait trouvé dans la commode, entre les soutiens-gorge, les slips et les collants.

Il l'avait fourré dans la poche de son pantalon. Il s'était rendu dans la cuisine. Il avait vidé la bouteille de lait au goulot. Il était revenu dans la pièce. Il avait rabattu la jupe de la femme sur ses mollets, qu'elle ait l'air un peu plus décente tout de même. Satisfait, il était reparti, en fermant soigneusement la porte derrière lui.

En bas, il avait lu les noms sur l'interphone. Eva Cristo, troisième gauche. C'était bien ça.

Toute nue devant la glace, dans la salle de bains, Nathalie Bégot regardait sa poitrine. Elle avait de gros seins, bon, mais pas plus lourds, à tout prendre, que ceux de la fille, sur le magazine. Un journal en américain où elles montrent tout. Nathalie aimerait qu'on vienne la photographier. Elle presserait sa poitrine entre ses mains, pour la faire paraître encore plus grosse. Elle se pencherait pour faire saillir les fesses. Elle s'allongerait, cuisses ouvertes.

Nathalie Bégot se cambra devant la glace. Ce qui l'embête, c'est que ses seins risquent de tomber. On lui a dit que les grosses poitrines sont les plus fragiles. Il faudrait qu'elle se masse. Mais quand elle touche, ça la rend toute chose. Elle essaie encore, pour se rendre compte. Elle essaie, elle n'entend pas la porte d'en bas, au rez-de-chaussée du pavillon, qui s'ouvre. Pas l'escalier qui grince. Pas la porte de la salle de bains qui s'entrouvre.

Quand elle se retourne, il est trop tard.

Ismaël Vajà souffla la fumée de son cigare à la figure de Plaisance. Il lui enserra le cou dans une

seule de ses mains. Il pressa un peu, pour rire, et la voyante sentit qu'un rien de plus, et ses os craqueraient. Ismaël, très doucement, reprit :

— Je suis là pour ça. Raconte.

à suivre...

(C'est traître, la fiction. On commence par écrire un petit texte, et puis, malgré vous, ça prolifère. Le plaisir de raconter l'emporte. On se retrouve, sans trop savoir comment, avec le début d'un roman-feuilleton.)